



PAGES RETROUVÉES

Le déclin de Li-Pei-Chan.

*A la porte, les chiens de porcelaine bleue,
rêvent le long du jour, sur leur socle accroupis,
et, de l'autre côté des murs au blanc crépi,
s'allonge la campagne en monotones lieues.*

*L'automne est doux, à peine ; et le ciel embrasé
s'est glacé sous le vent du Nord ; morose signe,
à présent, sur les toits dont s'incurve la ligne,
la grue, sentant l'hiver, est venue se poser...*

*Dans la chambre, tendue de soies aux teintes mortes,
l'éclat de mes panneaux de laque s'assourdit
et meurt... A peine on sent le parfum refroidi
des tout derniers jasmins dont s'encadrent les portes...*

*La fenêtre prend des nuées, en son lacia,
moins finement que ma songerie nuancée,
et, plus intensément que ma propre pensée,
vit l'éclair des rayons obliques aux treillis.*

*Mon existence est un tissu de choses mortes,
ma tristesse, l'âme éteinte de ma maison ;
puisque j'ai pu gravir mon arrière-saison,
il faut bien qu'après moi je laisse mon escorte.*

*L'homme, en un tourbillon, par le décret du Ciel,
est roulé — tourbillon fait d'esprits et de choses ;
le futur est la fleur de la souche des causes,
rien ne reste de ce qui fut essentiel !*

*Ceux qui devaient brûler l'encens à ma tablette,
— ma Race ! — ont disparu comme une fleur de thé !
Voilà que je suis seul dans ma maison d'été,
pour offrir l'eau, le riz, l'alcool et les baguettes...*

*Or, je dis que la vie et un heureux hasard
quand on est bien repu lorsqu'on quitte la table,
et je borne mes vœux aux désirs souhaitables :
une profonde paix et m'en aller très tard...*

*Car je sais quatre fois dix mille caractères,
j'ai, dans mes meubles de bois fin de sophora,
plus de livres que le prochain été n'aura
de grains de riz à récolter dans mes rizières...*

*J'ai composé des vers qui sont comme un émail
cadre de jade, où les vers des Anciens se mirent,
et, de la pointe du pinceau, je puis écrire
des paysages sur la soie des éventails.*

* * *

*La neuvième heure vient ; — je frappe du marteau
sur le gong... — Et les sons, ébroués dans l'espace,
retentissent, là bas, jusqu'aux lointaines passes,
où les veilleurs de nuit déroulent leurs manteaux...*

*Alors on croit entendre, hochant leur roide queue,
et redressant leur col tordu pour mieux hurler,
sur la plaine qui dort, longuement aboyer,
à la porte, les chiens de porcelaine bleue.*

(Revue Indochinoise, 1919).

S. Du Reone